



Labyrinthe

40 | 2013

Comme les abeilles

L'abeille, de mythe en mythe

Janine Kievits



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4316>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4316

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 75-79

ISBN : 9782705688400

Référence électronique

Janine Kievits, « L'abeille, de mythe en mythe », *Labyrinthe* [En ligne], 40 | 2013, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4316> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4316

Propriété intellectuelle

L'abeille, de mythe en mythe

Janine KIEVITS

L'abeille est incontestablement un animal mythique : on ne peut compter les récits, représentations, fictions, et fables diverses qui la mettent en scène. C'est d'abord que la proximité entre l'homme et l'abeille est très ancienne : la première représentation d'une apicultrice, une peinture rupestre que l'on trouve à la Cuva de la Arana, en Espagne, près de Valence, date ainsi de sept à huit mille ans ; elle dépeint une femme recueillant du miel, entourée d'abeilles. On en rencontre également dans les tombes égyptiennes, et l'on a découvert des traces d'apiculture urbaine sur un site israélien proche de Jérusalem (l'analyse des restes d'abeilles retrouvés montre d'ailleurs qu'il s'agit non de l'espèce locale, la *Syriaca*, mais de l'espèce anatolienne : soit les races ont changé de territoire avec le temps, mais trois mille ans, c'est bien court pour un tel déplacement ; soit, dès cette époque, le commerce des reines était pratiqué).

Ces relations étroites entre l'homme et l'abeille expliquent en partie son succès et sa présence dans le discours mythique. Mais la fascination qu'elle exerce procède également de ses caractéristiques propres, notamment sur le plan politique : c'est un animal social, dont la vie s'inscrit dans celle de la collectivité à laquelle elle appartient ; c'est un animal guerrier, qui sait se battre pour défendre sa ruche, ses ressources et ses petits ; c'est un animal, enfin, dont la communauté est organisée hiérarchiquement autour d'un souverain. Très tôt, en effet, on a repéré que l'un des animaux de la communauté était plus gros et plus important, qu'il occupait une place centrale dans l'organisation de la vie collective et que les autres insectes lui semblaient tout dévoués. On eut donc tôt fait de voir en lui le roi de la ruche, et d'envisager celle-ci comme une organisation monarchique – ce fut d'ailleurs un véritable bouleversement lorsque, à la fin du XVI^e siècle, la biologie attesta qu'il s'agissait bien d'une reine, et non d'un roi. D'autre part, la reine ne pique pas, elle n'est pas combattante, les abeilles d'une même colonie ne se battent pas entre elles. Ainsi la ruche apparut-elle comme un modèle de « bon gouvernement » et la reine comme celui du « bon souverain ». *Non utitur aculeo rex*, « le roi ne fait pas usage de

son dard » : le proverbe, emprunté à la vie des abeilles et à leur reine élevée au rang d'exemple, signifie que le souverain ne doit pas employer son pouvoir contre les plus faibles, et qu'il doit se montrer magnanime. Louis XII, quand Gênes fut prise par son armée, y entra vêtu (ainsi que son cheval) d'un tissu couvert de motifs d'abeilles, manière de manifester, par cette image même, sa mesure et son absence de désir de vengeance à l'égard de ceux qui lui avaient résisté. On se rappelle aussi que Napoléon choisit aussi l'abeille pour emblème, autre signe du rapport étroit de celle-ci avec l'idée de pouvoir et de souveraineté.

L'abeille nourrit et peuple aussi les mythes par l'énigme qu'elle représente pour l'homme. Un mystère entoura longtemps deux aspects essentiels de sa vie : la fécondation et l'origine du miel. La première semblait miraculeuse, réalisée sans aucune copulation visible : aussi l'abeille devint-elle un symbole moral, allégorie de la chasteté comme de la fécondité. Dans la Grèce archaïque, elle est liée aux déesses de la fécondité, comme la *Potnia theron*. Elle fut ensuite associée à Artémis, à la fois vierge et proche de la nature comme l'abeille, ainsi qu'à Déméter, déesse de l'agriculture, très fêtée notamment parce qu'elle incarne la fertilité des cultures, mais aussi la fécondité des femmes : les matrones la célèbrent lors de la grande fête des Thesmophories, quand, par des rites de jeûne, d'abstinence, et des appels à l'espérance, elles appellent la bienveillance des dieux sur les semailles et la fécondité humaine. Lors de ces fêtes, les épouses s'appellent elles-mêmes *melittai*, les abeilles.

Cet animal chaste et fécond se nourrit qui plus est de miel, cet aliment qu'on crut longtemps d'origine céleste, aliment imputrescible, aliment qui ne laisse que très peu de résidu, qui semble donc plus d'ordre spirituel que matériel (si le miel et le lait coulent au paradis, c'est qu'ils sont purs, c'est qu'ils ne supposent aucun sang versé) : aussi l'abeille incarna-t-elle l'esprit, par opposition à la chair. C'est que l'abeille aime la géométrie, comme le montrent ses rayons (en réalité circulaires, et c'est sous la tension que les alvéoles prennent leur forme), l'abeille aime la musique, elle aime la beauté, elle se pose sur des fleurs, pas sur le crottin ou les viandes pourries. Elle ne consomme ni chair ni sang, et ne semble pas produire d'excrément.

Le mythe d'Aristée, dont Virgile raconte comment il fit renaître ses ruches en sacrifiant des taureaux, les abeilles naissant du corps fumant des taureaux morts – croyance qui demeura fort longtemps, jusqu'au Moyen Âge, très populaire –, fut interprété en ce sens : il faut mourir

L'abeille, de mythe en mythe

au corps (les taureaux, image du corps, matériel et massif, de la virilité charnelle exacerbée) pour renaître à l'esprit (l'abeille, pure et chaste). La culture judéo-chrétienne reprend ces motifs grecs : sainte Rita, à peine née, fut ainsi, au lendemain de son baptême, nourrie de miel par un essaim d'abeilles qui voletaient autour de son berceau ; sainte Ludivine, malade de la peste, a le corps totalement couvert de plaies, mais celles-ci suppurent du miel ; saint Antoine de Padoue, enfin, définit la Vierge Marie comme « la chaste abeille ». Jusque dans des gravures populaires assorties de leçons de morale, l'abeille symbolise la vertu, l'honnêteté, la droiture en toutes choses. Au XIX^e siècle, un glissement s'opère puisqu'elle incarne plus spécifiquement des valeurs bourgeoises, comme l'assiduité au travail, l'épargne et le souci de l'avenir.

Terminons ce parcours avec les représentations mythiques de l'abeille par le Coran. La sourate 16 met en scène les abeilles, auxquelles Allah *révèle* qu'elles doivent prendre demeure « dans les montagnes, dans les arbres et dans les treillages construits par les hommes », et butiner les fleurs afin de produire du miel. Elles sont ainsi le signe, la sourate y insiste, de la toute-puissance divine. Mais, surtout, le verbe arabe traduit par « révéler » est celui-là même qu'emploie le Coran pour évoquer la révélation d'Allah à Mahomet, et aux hommes en général. C'est un autre mot qui est utilisé lorsqu'il est question d'animaux : ainsi les abeilles sont-elles mises, sémantiquement, sur un pied d'égalité avec les hommes, le discours religieux anticipant, d'une certaine manière, des recherches scientifiques bien plus tardives (et qui nous sont contemporaines) qui démontrent la proximité biologique entre l'homme et l'abeille.

Le mythe, discours détaché du réel, qui ne circule et perdure que parce que les hommes y reconnaissent un sens, paraît inopérant et décalé en un temps où la science a pris une telle place, elle pour qui ne tient que le discours avéré par le réel. C'est pourtant du cœur même de la science qu'un mythe moderne est issu, celui de la soi-disant phrase d'Einstein, que rien ni personne n'atteste : « Si les abeilles disparaissaient, l'homme n'aurait plus que quatre ans à vivre. » Si ce mythe a pris consistance, et ne cesse de se répandre alors même qu'il est identifié comme mythe, c'est bien parce qu'il exprime une vérité, celle d'une inquiétude humaine à l'égard du traitement infligé à la planète, l'abeille menacée tenant lieu encore une fois de symbole et de signal d'avertissement. Relevons enfin que l'abeille, si longtemps figurée comme un vecteur de la culture au sein de la nature (l'esprit contre la chair, la géométrie contre l'ignorance,

Labyrinthe, n° 40

l'ordre contre le désordre, etc.), représente désormais, en un renversement très significatif de notre époque, la sentinelle de la nature face à l'être humain qui la menace.

Ce qui sort de ce qui est impur est impur et ce qui sort de ce qui est pur est pur [ce qui est produit par un animal interdit à la consommation est interdit à la consommation, et inversement]. [...] À cause de quoi [les sages] ont-ils dit que le miel des abeilles est permis ? Parce qu'elles le font entrer dans leur corps et qu'elles ne le font pas sortir de leur corps. [Celui qui a dit cela] est d'accord avec Rabbi Jacob, qui dit : « La Torah permet le miel. » Car il est enseigné : « Rabbi Jacob dit : "Toutefois, vous pourrez manger, parmi les insectes ailés marchant sur quatre pieds..." [Lévitique 11, 21] ». Cela tu pourras le manger, mais tu ne pourras pas manger d'insectes ailés marchant sur quatre pieds impurs. Mais les insectes ailés marchant sur quatre pieds impurs ne sont-ils pas explicitement mentionnés [comme interdits] ? C'est donc qu'un insecte ailé marchant sur quatre pieds impurs, tu ne peux le manger, mais que tu peux manger ce qu'un insecte ailé marchant sur quatre pieds produit. Et qu'est-ce que c'est ? C'est le miel des abeilles. Tu pourrais penser : « le miel du gazon et du frelon aussi ? » Non, on ne peut dire cela. Et pourquoi as-tu inclus les abeilles et exclu le gazon et le frelon ? J'inclus le miel des abeilles parce qu'il n'a pas d'épithète [on l'appelle simplement « miel »] et j'exclus le miel du gazon et du frelon parce qu'il a une épithète.

Talmud de Babylone, traité *Bekhorot*, p. 7b.